

Les ouvriers s'approchèrent, armés de pioches, et se mirent à creuser.

Le sol, fait de coquilles concassées, était léger et friable. Ils eurent rapidement mis à découvert un grand coffre de bois sur le couvercle duquel était fixé l'anneau en fer qui avait fait trébucher David.

Grâce aux efforts réunis de ces hommes vigoureux, le coffre fut bientôt tiré du trou : où il était encastré. Le Chasseur de bisons en fit sauter le couvercle.

Varin s'approcha anxieux, les yeux brillants, les mains étendues vers le trésor.

David Kerulaz le repoussa doucement, s'agenouilla devant le coffre et commença à le fouiller.

Il en tira des habits grossiers, des guêtres de peau de daim, une poire à poudre, un couteau de chasse.

— Ce sont les effets de mon grand-père, dit-il avec sentiment, ses vêtements de chasse... Pauvre vieux !

Varin commençait à faire une grimace de désappointement, lorsque tout à coup un son métallique frappa son oreille.

— Oh ! oh ! dit David, voici qui est plus sérieux.

— Voyons, voyons, dit l'intendant en saisissant la lanterne.

Le chasseur se releva, tenant dans sa main un petit sac de toile grossière. Il s'approcha d'un rocher plat disposé en forme de table et y fit tomber le contenu de son sac.

C'était une centaine de pièces d'or et d'argent qui paraissaient remonter à une époque fort ancienne. Varin jugea d'un coup d'œil qu'il devait y en avoir environ pour mille écus.

Il avançait déjà ses doigts crochus pour s'emparer de cette somme, lorsque David lui dit :

— Un instant, monsieur l'intendant ; vous oubliez nos conventions.

— Je ne demande pas mieux que de les remplir, mon brave ami, dit Varin, et dès que nous serons de retour à Québec...

— Du tout, du tout, monsieur Varin ! c'est ici même que vous voudrez bien signer ce que je vous ai demandé.

Et le Chasseur de bisons, qui était un homme prudent et prévoyant, tira de la poche de sa veste un rouleau de papier, une plume et de l'encre.

Il étala son papier à côté du tas d'or et d'argent qu'il venait de découvrir, approcha la lanterne et, tendant la plume à Varin :

— Allons, monsieur l'intendant, dit-il avec bonne humeur, veuillez écrire ce que je vais avoir l'honneur de vous dicter.

Varin fronça les sourcils ; mais cette première découverte avait si bien enflammé son esprit cupide qu'il ne résista pas à l'invitation du chasseur.

Il prit la plume et, sous la dictée de David, écrivit la déclaration suivante :

« Je soussigné, Varin, subdélégué de M. l'intendant général du Canada, certifie que le nommé Pierre Kerulaz n'est pas l'auteur du détournement constaté dans la caisse de l'intendance. Je retire en conséquence la plainte que j'ai formée contre lui et j'invite M. le grand-prévôt à le faire mettre en liberté. »

Et il allait signer, lorsque David lui arrêta la main :

— Pardon, monsieur l'intendant, dit-il, mais cette malheureuse affaire ne sera entièrement étouffée que si le déficit en question est comblé.

— En effet... mais...

— Or, puisque je vais vous livrer des millions, il me semble que vous pourriez bien prélever sur le trésor dix-huit pauvres mille livres que vous verseriez dans la caisse de l'intendance.

M. Varin fit un soubresaut. David continua tranquillement — Veuillez donc ajouter à cet écrit les deux lignes suivantes :

« Je m'engage personnellement à couvrir de mes deniers le déficit de dix-huit mille livres constaté dans la caisse. »

L'intendant hésita un instant ; mais le chasseur lui ayant déclaré d'un ton ferme que s'il ne faisait pas ce léger sacrifice les millions du vieux trappeur ne seraient pas pour lui, il fluit par s'exécuter de bonne grâce, ajouta cette dernière clause et signa.

David mit tranquillement le papier dans la poche de sa veste et Varin s'empara lestement des mille écus étalés sur le rocher.

S'adressant alors aux ouvriers :

— Venez ici, dit le chasseur, et travaillons ferme pour enlever ce rocher.

La pince en fer fut enfoncée à grands coups sous l'un des rocs aplatis qui recouvraient le trésor du trappeur.

David, les trois ouvriers et les deux valets de chambre de l'intendant vinrent peser sur le levier. Mais la pierre semblait rivée au sol ; elle ne bougeait pas. Il faut dire que les efforts de David Kerulaz et de ses compagnons étaient plus apparents qu'réels et que, tout en ayant l'air de se donner beaucoup de mal, ils pressaient fort mollement la pince de fer.

Varin frémissait d'impatience. Il voulut prêter main-forte et vint peser à son tour sur le levier. David le laissa faire et se divertit intérieurement des efforts surhumains de l'intendant qui, la perruque de travers et les yeux sortant de l'orbite, suait à grosses gouttes pour remuer l'inébranlable rocher.

— Courage, monsieur Varin, disait David, courage !... il me semble que le gueux a fait un mouvement... oui, tenez, il se soulève. Allons ! un dernier effort ! Ah ! mon grand père était un fameux homme s'il a pu déplacer ces rocs à lui tout seul !...

En achevant ces mots, Bras-de-Fer pesa légèrement sur le levier. Le roc se souleva aussitôt, et la pince étant entrée plus avant, il y eut un faible interstice entre la pierre et le sable sur lequel elle reposait.

David courut chercher la lanterne, prit un bâton et, l'insinuant dans cette fente :

— Tenez, tenez, dit-il, on sent au bout de ce bâton un gros sac plein d'or.

— C'est la vérité ! s'écria Varin en tâtant à son tour.

Il se jeta à plat ventre, fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne et se releva en criant :

— Oui, ce sac est éventré et j'ai vu luire des lingots d'or !... A l'œuvre, à l'œuvre ! renversons le rocher !

David fit un signe imperceptible à ses compagnons.

Ils appuyèrent alors vigoureusement sur le levier. Le rocher fut soulevé ; on vit distinctement le sac d'or.

Mais au même instant un bruit sec se fit entendre, l'énorme pierre retomba lourdement et David, portant ses deux mains à sa tête comme s'il eût voulu s'arracher les cheveux, s'écria :

— Mort de ma vie ! la pince est brisée !

L'intendant Varin devint pâle.

— Vous n'avez pas un autre outil ? demanda-t-il.

— Mon Dieu non ! qui aurait pu se douter que cette pince céderait au moindre effort ?... Il y avait une paille, voyez-vous, monsieur l'intendant.

David Kerulaz avait l'air si sérieusement désolé que ses trois compagnons, qui étaient dans le secret, en mouraient d'envie de rire.

— Ah ! quel malheur ! reprit David... au moment de réus